Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 43 (1953)

Artikel: Paniers et crinolines

Autor: Wissler, Gustave

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1005605

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Paniers et crinolines

par *Gustave Wissler*, Tägertschi

La mode de donner aux robes des dames plus d'ampleur en les soutenant par une espèce de jupon garni de cercles de bois léger, de jonc ou, plus tard, de baleine, se recontre déjà en Espagne sous Charles-Quint (dès 1525), puis surtout sous Philippe II dans la deuxième moitié du 16e siècle et au commencement du 17e. *Verdugado* était le nom de ce vêtement. *Verdugo*[1] signifie verge, baguette flexible, et verdugado n'est donc autre chose qu'une pièce garnie de baguettes, sous forme de cerceau bien entendu. Dans «Don Quichotte» de Cervantes (1608) Teresa, la femme de Sancho Pansa, craint d'abord que l'on se moque d'elle si elle se mettait à porter des bijoux ou un verdugado. Mais dès qu'on lui fait accroire que son mari est nommé gouverneur d'une île, elle change d'idée et elle veut faire venir de Madrid ou de Tolède un verdugado à la dernière mode, bien ample et des plus chers.

Les querelles et guerres avec l'Espagne (sous François Ier et ses successeurs) n'empêchèrent pas les Français d'imiter les modes espagnoles et les ver*d*ugales en particulier. Rabelais, dans le chapitre de son «Gargantua» (1535) qui dépeint dans tous les détails magnifiques «Comment estoient vestus les religieux et religieuses de l'abbaye de Thélème» dit du costume des dames «Au dessus de la chemise vestoient la belle vasquine (c'est-à-dire jupe) de quelque beau camelot (c'est-à-dire étoffe) de soye: sus icelle vestoient la verdugale de tafetas blanc, rouge, tanné, gris etc. Au dessus la cotte de tafetas d'argent...»

Plus tard on associa avec le vêtement et le mot l'idée de vertu – ce qui était immanquable – et on l'appela ver*t*ugale ou ver*t*ugade. «Les Lacédémoniennes s'estimaient assez couvertes de leur vertu, sans vertugade» affirme Montaigne dans le 3e livre de ses Essais (1588). Les Italiens l'appelaient verducato, les Anglais vertingale.

[1] Verdugo, soit dit en passant, désigne aussi le bourreau, c'est à dire le porteur d'une férule pour fustiger les malfaiteurs.

Elisabeth Ire,
reine d'Angleterre
(1558-1603), vêtue à la
mode espagnole
(vertugadin etc.)

Cliché Ciba

La forme des vertugales était au commencement celle d'un entonnoir renversé. Peu à peu elles augmentèrent d'ampleur. En 1563 déjà le cardinal de Lorraine voulut en limiter le volume, craignant que les dames ne cachent des pistolets sous ces larges robes! Deux ans plus tard Charles IX dut pourtant concéder un agrandissement de ce vêtement. – On raconte que pendant le massacre des protestants lors de la Saint Barthélemy, en 1572, le futur roi Henri IV que ses ennemis cherchaient dans le palais du Louvre, réussit à se cacher sous les larges jupes de sa jeune épouse Marguerite de Valois et fut épargné de la sorte. – De la cour et de la noblesse la mode s'étendit à la bourgeoisie, et Brantôme dans sa «Vie des dames galantes» (écrit aux environs de 1600) se moque des femmes de marchands riches qui portent des vertugales. En Italie ce fut Tassoni, l'auteur de la «Secchia rapita» qui exerça sa verve satirique contre cette mode, et Lorenzo Lippi la ridiculisa dans son poème humoristique «Malmantile racquistato». Frugoni (lequel?) composa dans la même intention une «Guardinfanteide». – Dès le 17e

Claude de France (1499-1524), épouse de François Ier, portant une robe soutenue par une vertugale

Cliché Ciba

siècle on désigne la vertugale par guardinfante en Italie et guardainfante (à côté de tontillo) en Espagne. En nommant Velasquez j'évoque certainement chez vous la vision des charmants portraits des enfants royaux d'Espagne.

En France, sous Henri IV et sous Louis XIII, les vertugales changèrent de forme; il n'y eut plus de cerceaux, mais les dames portaient sous leurs robes de gros coussinets remplis de crin qui élargissaient les hanches démesurément. On les appelait vertugadin ou même vertugardin. «Les dames ne sont pas bien accommodées si leur vertugadin n'est large de six coudées (donc 5 mètres à peu près)» affirme un «Discours sur la mode» de 1613. – Sous Louis XIV tout cela disparut et vertugadin était devenu synonyme d'«antiquaille», «chose hors de mode»; c'est ainsi qu'en parle Boileau dans la 12e de ses «Satires».

Mais la bêtise humaine, et la mode en particulier, n'a jamais abandonné définitivement les plus absurdes chinoiseries. Sous la Régence et sous Louis XV le vertugadin ressuscita sous la forme et le nom de *panier*. L'impulsion était venue cette fois peut-être d'Angeleterre où la mode des hoop-petticoat ne s'était jamais éteinte. Quicherat, dans son «Histoire du costume en

Jeune Zurichoise
portant la robe à paniers
(1749)

Cliché Ciba

France» raconte la chose comme suit: «En 1718 deux dames très grasses que leur embonpoint incommodait, se firent faire des dessous de jupes montés sur des cerceaux. Elles ne les mettaient qu'à la chambre. Un soir d'été cependant elles eurent la tentation d'aller en cet équipage aux Tuileries. A la fin de n'être pas vues de la livrée qui obstruait les portes, elles entrèrent par l'orangerie. Mais dans le beau monde on n'est pas moins badaud que dans celui des laquais. A peine les eut-on aperçues qu'on fit cercle autour d'elles. Bientôt la foule s'épaissit; elles n'eurent que le temps de se retrancher derrière un banc, et sans un mousquetaire qui les protégea, elles auraient été étouffées par la presse. Les pauvres femmes rentrèrent chez elles plus mortes que vives. Elles croyaient avoir causé un grand scandale: loin de là, elles avaient converti la cour et la ville à leur mode.»

Les paniers n'étaient au commencement qu'une espèce de carcasse composé de cercles en bois léger, en jonc ou en baleine, fabriquée sur le modèle des cages ou paniers à poulets, d'où leur nom. Puis cette armature reçut une application de toile et devint une véritable jupe. – Une telle mode devait nécessairement évoluer: les paniers, comme anciennement les vertugales,

Robe à paniers telle qu'on la portait dans les dernières années du règne de Louis XV (1777)

Cliché Ciba

augmentèrent d'ampleur. Dans toutes les classes, en province également, ils furent aussitôt adoptés et imités. Les agrandissements successifs étaient pour les dames de la noblesse le seul moyen, toujours inefficace naturellement, de se distinguer des roturières et simples bourgeoises. Le bas des grands paniers mesurait au moins 3 m 60 et atteignit sous Louis XVI et Marie-Antoinette sa plus grande ampleur, c'est à dire 4 à 5 m de tour. Les baleines ne suffisant plus, on utilisa de minces lames d'acier (pourvues de charnières) pour maintenir la forme des grands paniers. Ceux-ci étaient fort incommodes dans les salons. Aussi le cardinal Fleury dut-il prescrire qu'il y aurait toujours un fauteuil vide de chaque côté de la reine, afin que les robes des princesses ne cachent point celle de la souveraine. Les princesses, les duchesses en exigèrent autant, et vous voyez les suites! Dans un petit comté allemand il y eut même un long procès ecclésiastique parce que la femme du pasteur exigeait pour elle deux sièges à l'église. Au théâtre on ne pouvait placer plus de trois femmes dans les loges et l'on fut obligé, en 1728 déjà, de faire faire des fauteuils exprès. – Comme le raconte un personnage de la comédie de Marivaux «Le paysan parvenu», deux paniers remplissaient un carrosse. Une

plume maligne écrit en 1765: «Lorsqu'on rencontre dans un carrosse une femme qu'on n'aperçoit pas, mais dont on voit par chaque portière le dessous des jupes, c'est la grande décence. Lorsqu'à l'entrée d'un spectacle ou d'une promenade les femmes, descendant de voiture, laissent mesurer des yeux toute l'étendue de leurs jambes aux oisifs postés pour cela, elles sont encore dans l'état de grande décence.» Montrer ses mollets en de telles occassions était un artifice de coquetterie dont usaient les femmes d'alors; le bas de leur chemise était relevé par derrière jusqu'aux jarrets. Porter des caleçons était – ce qui étonne – considéré comme un signe de mœurs équivoques.

Les paniers les plus vastes, les «paniers à coupole» par exemple, étaient d'usage pour les grandes cérémonies. Pour aider les dames à passer les portes on inventa des paniers à forme ovale avec lesquels elles pouvaient passer en avançant de côté. L'étiquette exigeait des messieurs qui les accompagnaient toute une série d'égards et de compliments. Pour les occasions moins solennelles il y avait des «paniers à guéridon», des «paniers à coudes» et, à partir de 1765, les demi-paniers ou «jansénistes».

Il était inévitable que dans ce «siècle de la raison» toutes les exagérations de la mode soulevassent mainte critique. Montesquieu déjà s'en moque dans ses «Lettres persanes» (1721). L'Eglise de son côté condamnait le «panier» comme un encouragement à la débauche parce qu'il permettait d'en dissimuler les suites. En 1728 un théologien publia un traité complet dans lequel il déclare intolérable l'usage des paniers: l'enflure des habits présente à l'esprit l'idée de nudité et fait naître des pensées obscènes. – Les mêmes pensées, renforcées d'une impressionnante description des peines dont l'enfer menace les dames trop coquettes, se retrouvent dans le poème en patois bisontin datant de la même époque: «Arrivée d'une dame en l'autre monde, habillée en panier». Monsieur Arthur Rossat l'a publié d'après l'édition de 1735 dans les vols. 8–10 des *Archives suisses des traditions populaires* (1904–1906). Il l'a fait suivre de l'adaptation du même poème en patois de Courroux dont le curé de ce village, Ferdinand Raspieler, était l'auteur (1736)[1].

En 1732 un moraliste demande «Ce vide (du panier) est-ce un asile pour recéler quelque amant?» En effet, dans une comédie plus récente certaine comtesse cache sous son panier à tour de rôle son amant et son mari!

Le succès de l'Eglise, des moralistes et des ordonnances somptuaires fut mince. L'étiquette de la cour et de la noblesse exigeait toujours le panier. Et

[1] M. Rossat édite très minutieusement les textes de deux manuscrits différents de Raspieler en y ajoutant la transcription phonétique. En 1849 l'une de ces rédactions avait déjà été éditée par *X. Kohler* qui en même temps avait tenu compte d'un troisième manuscrit, égaré depuis lors. A ces trois rédactions des «Paniers» vient s'ajouter une quatrième, peu différente, dont une copie avait appartenu à la famille de l'ingénieur Emile Ganguillet.

d'autre part sur la scène on ne portait que cela. Favard, en 1744 déjà, s'était moqué dans son opéra comique de

«Ces Pyrrhus, ces Brutus, en péruque, en chapeau
«En panier de baleine, et couverts d'oripeau
qui «Malgré le sens commun, guidés par la mesure
«D'un son harmonieux cadençaient la césure.»

Dans «La nouvelle Héloïse» (1761) de Rousseau, partisan d'une mode raisonnable et hygiénique, on retrouve un passage analogue: (sur la scène) «Ils calquent les modes françaises sur l'habit romain. On voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc et Brutus en panier.» Une espèce de panier, à ce qu'il paraît, aurait constitué également un élément du vêtement d'homme. – Destouches dans sa comédie «L'homme singulier» jouée en 1764 ose faire dire à un personnage que rien n'est plus hideux qu'un grand panier. – Au milieu du siècle Le Kain eut de la peine à réformer, à l'instigation de Voltaire, le costume des acteurs du Théâtre français. Dans «Mérope» la veuve du roi de Messène refusait de scander ses longues et belles tirades autrement que dans un somptueux panier et Clytemnestre eût trouvé indigne d'assassiner son mari et d'être tuée par son fils Oreste autrement que dans cet attifage. – Les actrices de l'Opéra jurèrent qu'elles n'abandonneraient jamais leurs paniers.

Pourtant quand la célèbre actrice Mademoiselle Clairon eut pour la première fois, en 1756, le courage de jouer au petit théâtre de Versailles le rôle de Roxane dans la tragédie Bajazet de Racine habillée en sultane, sans panier, les bras demi-nus, elle obtint un succès immense. Marmontel, qui le raconte, lui en fit son compliment. «L'illusion, le ravissement fut extrême. La vérité de la déclamation», déclare-t-il, «tient à celle du vêtement». Plus tard la même actrice joue Electre en haillons.

Ce à quoi l'Eglise et les moralistes n'avaient pu parvenir, le spectacle y réussit: peu à peu les dames du grand monde diminuèrent l'ampleur de leur panier. Et après le succès du «Mariage de Figaro» de Beaumarchais en 1784 les paniers tombèrent complètement en disgrâce pour faire place à des costumes à la Suzanne et à des nouveautés anglaises et autres. Même à la cour on négligeait l'étiquette: Marie-Antoinette se plaisait à s'habiller en laitière ou en bergère, à Trianon. Mademoiselle Bertin, sa marchande de modes, sa protégée et amie, fit faillite. Le Rococo avait vécu. La Révolution balaya tout et fit place aux «merveilleuses» et aux «incroyables».

En 1855 l'impératrice Eugénie mit en vogue les crinolines qui ne sont autre chose qu'une résurrection des paniers et que l'on désigna même de ce nom. Elles durèrent ce que dura le Deuxième Empire et il ne leur resta plus qu'un petit regain dans les années 1880 et suivantes où elles se réduisirent encore aux tournures et aux culs-de-Paris.

Est-ce la fin? Qui sait? Qui sait si la nouvelle oligarchie communiste dans les Etats de l'Est ne réinventera pas un jour les paniers pour en faire l'orgueil et le bonheur du monde entier?

NB. Tous les clichés ont été mis gracieusement à notre disposition par la rédaction des Cahiers Ciba, *édités par la Ciba, Société Anonyme à Bâle. Nous l'en remercions très cordialement.*

Petites notes de folklore fribourgeois

par *François-Xavier Brodard*, Estavayer-le-Lac

Semailles. A Dompierre, quand on a fini de semer le blé, on trace le signe de la croix sur son champ en disant: «Que le bon Dieu fasse le reste.»

Grêle. Dans le même village, quand il grêle, on met un grêlon dans le bénitier de la maison. Quand le grêlon est fondu, la grêle cesse, dit-on. – Autrefois, dans la Gruyère, quand il grêlait, on plaçait devant la maison une hache, le tranchant tourné vers le ciel. On croyait que lorsque un grêlon venait à tomber sur le tranchant et à se partager, il cessait de grêler.

Pour se faire rendre un objet volé. Voici une recette dont je ne vous garantis pas l'efficacité. Elle était citée, sinon appliquée, par un bon vieux de La Roche, mais qui avait voyagé beaucoup dans le canton de Fribourg, surtout dans la Basse-Sarine. J'ignore quelle est la provenance exacte de ce «secret». Le voici: Allez le soir à la nuit noire prendre de la terre sur la tombe du dernier mort enterré. Mettez-la dans une boîte qui ferme bien et que vous vous garderez d'ouvrir! Revenez à reculons, sinon vous mourriez, car il se passe un duel terrible entre le mort et le voleur. Mettez cette boîte de terre à la place de l'objet volé. Le matin même, avant que le soleil se lève, le voleur vient, «mouillé de chaud», rendre l'objet volé, sinon il meurt. Si l'on veut voir son voleur, on n'a qu'à se lever avant le jour, on le verra arriver. Il est forcé de restituer, cela est plus fort que lui.

èthrənạ̊. A La Roche autrefois – j'ai encore été témoin de cette coutume il y a quarante et quelques années – quand un petit enfant était malade, on demandait à son parrain et à sa marraine de baptême de venir l'*èthrənạ̊*, l'étrenner. Voici en quoi consistait cette cérémonie. Le parrain et la marraine s'approchaient du petit malade et lui mettaient sur la poitrine, sans découvrir l'enfant, chacun une pièce de vingt centimes. Cette pièce était donnée ensuite au curé de la paroisse, qui chantait un *Salve* pour le malade. On affirmait qu'après cela le malade *tərîvè de na på ou dè l'ôtra*» tirait d'un côté ou de l'autre»; que son état s'améliorait si Dieu voulait lui laisser la vie, ou au contraire que le petit malade n'avait plus longtemps à languir et à souffrir s'il ne devait pas guérir. On «étrennait» les petits malades uniquement en